

Dans un pays de « chômeurs » apparents, comment approcher philosophiquement la question du travail ? À partir des « personnes privées d'emploi », alors que nous n'avons pas vraiment connu une révolution industrielle ? Ou plutôt à partir de la réalité d'un peuple qui a toujours travaillé avec acharnement, soit pour garantir sa survie en protégeant une liberté chèrement acquise, soit pour ajourner la mort dans l'étreinte du marché mondial ?

Nous ne pouvons penser le travail en faisant l'économie du traumatisme de trois siècles d'esclavage, de la révolte victorieuse qui y mit fin et des avatars de deux siècles d'une indépendance pour l'accouchement d'une nation.

Notre peuple ne cesse pas d'être travailleur ; l'acharnement avec lequel il s'investit à l'extérieur, en pays étranger à la recherche du 'pain quotidien', en est la plus brillante illustration. Mais cela fait en même temps sa vulnérabilité. De ce point de vue, plusieurs pistes sont explorables. Et nous sommes obligés de creuser en profondeur pour exhumer la dimension humaine et salvatrice du travail.

Plus qu'un pays de « chômage » Haïti est un pays de paupérisation progressive et de pente lisse vers la misère. Défini autrefois comme « essentiellement agricole », aujourd'hui devrait-il se considérer comme condamné à l'« assistanat » ?

Qu'en est-il alors de la dignité du travail pour l'épanouissement de la personne ? Le *Laborem exercens* de Jean-Paul II nous rappelle les principes d'une telle dignité selon ses fondements philosophiques et théologiques en élargissant le discours aux dimensions de la planète et même de l'univers.

Qu'en est-il de notre « responsabilité » face aux prochaines générations ? La jouissance des éléments, la demeure, la possession, le travail, même quand ils ne sont pas pleinement assurés à l'homme, lui permettent néanmoins de « répondre » aux appels d'autrui et à l'exigence éthique qui fonde le « nous » authentique selon Lévinas.

Qu'en est-il du cri de notre diaspora faisant l'expérience de « l'esclavage payé » dans les pays développés où sont vilipendés à la fois notre identité, nos repères et nos vraies valeurs culturelles ? La machine impersonnelle et implacable nous broie plus efficacement que le fouet du commandeur qui évitait notre regard.

La certitude d'une responsabilité indérogeable dans ce domaine nous étreint : que chacun puisse travailler et que le travail ne soit ni deshumanisant ni destructeur pour l'environnement mais aide plutôt à le sauver ; que les structures sociales puissent favoriser le plein épanouissement de tous au nom de la dimension subjective du travail avec un salaire ou des revenus permettant de subvenir aux besoins de la famille selon ses droits naturels.

Le dilemme de Jacques Roumain (1907-1944) - figure à la fois controversée pour ses prises de position politique et exaltée pour la qualité de son écriture qui échappe à son idéologie - pourrait indiquer les dangers du parcours et inspirer plus d'un en ce centenaire de sa naissance. Nous relisons *Gouverneurs de la rosée* avec Michel Serres.

L'engagement du père Farnèse Louis-Charles aux côtés des paysans d'Haïti et en leur faveur, pourrait donner un corps, des mains et une âme à notre discours. Il est le prophète de la réhabilitation de notre écologie.

Nos questions parcourent les veines ouvertes d'Haïti, et nos réponses voudraient être des points de suture interdisant le sang de nos frères - et celui de n'importe quel homme - de s'écouler... En attendant, nos sillons réclament une pluie de justice pour le reboisement de nos consciences en vue de l'amour. Peut-être, si nous plantions un arbre...

Le comité de rédaction
24 mai 2007